

Je ressentis des tiraillements dans la nuque en arrachant le sac de tennis rouge au carrousel à bagages. Pas de doute, mon corps se souvenait encore du dernier entraînement. Ou bien je payais l'oubli de mon oreiller de voyage à la maison, et le vol de correspondance de San Francisco à Honolulu durant lequel j'avais dormi la tête posée sur un bras. Je pris mon sac sur l'épaule, empoignai ma valise à roulettes et quittai la salle des bagages pour rejoindre le hall des arrivées. Nous étions convenues, Kay et moi, qu'elle m'y attendrait. Je parcourus la foule du regard, cependant pas la moindre trace de ma marraine. Étrange. Du haut de son presque mètre quatre-vingt-dix, Kay Diamond ne pouvait normalement échapper à personne. Et puis elle était la ponctualité incarnée. Après avoir de nouveau scanné en vain le secteur des arrivées, je laissai glisser mon sac à terre et m'emparai de mon smartphone resté dans mon sac à dos. Aucun nouveau message, pas un seul appel en absence. Encore plus étrange. Je m'apprêtais à ranger le téléphone lorsque je me souvins que je n'avais pas activé ma eSIM et que je n'avais pas de données mobiles. Sans plus attendre, je me connectai au wi-fi de l'aéroport. Les messages tombèrent en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Mes parents m'avaient souhaité un bon deuxième vol dans le groupe WhatsApp réservé au

clan familial, mon entraîneur Milan m'avait envoyé une photo de ses jumeaux, venus au monde quelques jours auparavant, et Helena, l'attachée de presse de la famille, m'avait transféré une demande d'interview du *Stern*. Et enfin, un message de Kay s'était aussi glissé là.

Désolée, Lou ! Je ne peux pas être à temps à l'aéroport. Gabe passe te récupérer. Tu ne peux pas le manquer, il est grand 😊

Je survolai le message une seconde fois en fronçant les sourcils. Ce n'était pas du tout dans les habitudes de Kay. Je savais qu'elle maîtrisait son emploi du temps à la perfection. Et qui était ce Gabe ? L'un de ses employés peut-être ? Je n'avais encore jamais entendu ce nom.

— Louisa ?

Je levai le nez de mon téléphone et me retrouvai face à un homme de haute stature. Il devait avoir le même âge que Kay à quelque chose près, fin de la quarantaine ou début de la cinquantaine. Il me fit penser à Jason Momoa, bien que ses cheveux fussent plus courts et sa barbe plus soignée. Son regard dégageait une certaine douceur, sans être pénétrant ; il portait un t-shirt jaune à imprimé délavé, un short et des tongs.

— Bonjour, je suis Gabe.

Il leva la main en guise de salut, avec le sourire et la bonne humeur qui caractérisent les personnes matinales.

— Kay m'a demandé de venir te chercher.

— Tout va bien de son côté ? demandai-je en relevant un soupçon d'inquiétude dans ma voix.

— On ne peut mieux. Elle a simplement eu un empêchement.

Ses traits étaient décontractés ; il saisit ma valise, j'aperçus alors le tatouage qui recouvrait une bonne partie de son avant-bras.

— Elle sera de retour avant que nous n’atteignons Pūpūkea.

Pūpūkea. L’endroit qui deviendrait mon chez-moi pour les six prochaines semaines. Et qui, sorti de la bouche de Gabe, prenait un caractère bien plus mélodieux que lorsque je m’y essayais. L’idée de préparer mon retour dans l’école de tennis de Kay, plutôt que chez nous à Munich, était venue de ma mère.

— Tu as besoin de changer de décor, avait-elle annoncé, me voyant de nouveau rentrer de l’entraînement sans pouvoir dissimuler ma frustration de n’avoir toujours pas retrouvé ma condition physique.

Ma blessure de l’an passé m’avait non seulement fait régresser, mais avait aussi ébranlé mon ego. La pilule ne passait pas. J’avais laissé filer l’occasion de devenir la numéro 1 mondiale, de suivre enfin les traces de ma mère, Sabine Herzog. *The Duchess*¹, s’exclamaient à l’époque les médias sportifs du monde entier. Elle avait occupé la tête du classement mondial féminin durant cent soixante-quinze semaines consécutives.

— Je ne peux pas me permettre de partir en vacances, maman. L’US Open est dans deux mois et je joue comme un chimpanzé à qui on viendrait de mettre une raquette de tennis entre les mains.

— Ce n’est pas vrai, avait-elle rétorqué avec un sourire mi-amusé mi-réprobateur. Et pour tout dire, je ne pensais pas exactement à des vacances, en tout cas pas au sens classique.

Deux semaines seulement s’étaient écoulées et je me retrouvais à suivre un homme qui sifflotait gaiement tandis que nous traversions le hall des arrivées de l’aéroport international d’Honolulu. Je découvrais l’accueil réservé

1 En allemand, « *Herzog(in)* » signifie duc, duchesse (Ndt).

aux touristes, avec le traditionnel *Aloha* et les colliers de fleurs dans un foisonnement de couleurs. Nous sortions à peine du bâtiment qu'une chaleur lourde et étouffante s'abattit sur moi. Une légère brise venait heureusement atténuer cette sensation d'inconfort et amenait l'odeur de l'océan jusqu'à mes narines. L'aéroport était situé en bord de mer – mais qu'est-ce qui ne l'était pas sur une île aussi petite qu'O'ahu ? Gabe se dirigea vers une jeep Wrangler, que j'imaginai rouge sous sa fine couche de poussière. Le toit souple de couleur noire portait les traces de l'air marin chargé en sel, sans omettre l'une ou l'autre mouette qui s'était oubliée là. J'eus tout juste le temps de remarquer la plaque d'immatriculation avec la mention « Aloha State » avant que Gabe n'ouvre le coffre pour y faire disparaître mes bagages. Pendant qu'il désencombra le siège passager pour que je puisse m'installer, mon attention s'était dirigée vers la suspension en bois qui pendillait au bout d'une lanière de cuir tout effilochée, nouée au rétroviseur. Cela ressemblait à une main, avec tous les doigts repliés, sauf le pouce et le petit doigt.

— Désolé, murmura-t-il en envoyant valser une bouteille en plastique vide sur la banquette arrière. Je n'avais pas prévu d'accueillir une passagère.

Kay avait vraiment dû lui demander de passer me prendre à l'aéroport à la toute dernière minute, ce qui me fit de nouveau m'interroger sur ce qui avait bien pu la retenir de si important.

— Pas de problème, assurai-je.

Je montai et attachai ma ceinture. La dernière note de la chanson qui passait à la radio s'évanouit et l'animatrice souhaita bon courage aux auditeurs pour la semaine de travail qui débutait. En effet, la journée du lundi ne faisait que démarrer ici à Hawaï, alors qu'elle touchait déjà à sa fin chez nous en Allemagne. Mon esprit remit en place les

douze heures de décalage horaire et j'eus une pensée pour ma mère qui, à cet instant, était certainement en pyjama, bien calée dans le canapé, un verre de vin devant elle, plongée pour la énième fois dans *Virgin River*. Après avoir mis un terme à sa carrière, elle s'était presque totalement retirée de la vie publique. Tout l'inverse de mon père, qui parcourait la moitié du globe pour la chaîne de sport ESPN et commentait les grands tournois de tennis. Il était à Wimbledon jusqu'au début de la semaine suivante. Sans ma blessure, c'était là que je me serais trouvée, moi aussi, pour disputer sur le « gazon sacré » l'un des trophées les plus convoités dans le monde du tennis. Je sentis monter une douce mélancolie teintée d'un début de syndrome FOMO, cette peur de manquer un truc, si bien que j'éprouvai une grande gratitude à l'égard de Gabe qui choisit le moment idéal pour entamer la conversation.

— Comment s'est passé ton vol ?

— Très bien. J'ai dormi la plus grosse partie du temps.

Les tiraillements dans la nuque reprirent, comme si leur tour de prendre la parole était venu. Je fis des mouvements circulaires avec la tête et une vertèbre couina.

— Tu es passée par San Francisco, c'est bien ça ? m'interrogea-t-il en enfilant ses Ray-Ban Clubmaster.

Je fus un instant surprise qu'il fût si bien informé.

— Kay en a parlé, m'expliqua-t-il alors que nous quittons le parking de l'aéroport.

— Est-ce que tu travailles pour elle ?

— Oh... non.

Il sourit, comme si c'était la chose la plus aberrante au monde.

— Nous sommes amis. Mais nous allons quand même être amenés à nous croiser régulièrement, toi et moi, ces prochains temps. Elle m'a demandé de m'occuper de ta physio.

— Tu es kiné ?

Je ne pus cacher mon étonnement. Peut-être parce que j’imaginai davantage Gabe entouré de transats de plage que penché sur une table d’examen.

Il fit un signe de tête affirmatif.

— J’ai un cabinet à Hale‘iwa.

Il sembla remarquer que ce nom ne me disait pas grand-chose.

— C’est à environ dix minutes de Pūpūkea. Les vagues y sont exceptionnelles, si jamais tu fais du surf.

Je fis non de la tête.

— Mais toi, oui ? lui demandai-je avec tout le risque de ridicule que comportait ma question.

Les bébés hawaïens glissaient sans nul doute du ventre de leur mère directement sur une planche de surf.

— Non, plus maintenant, marmonna-t-il.

Et ce fut comme si, pendant une fraction de seconde, la légèreté dans sa voix s’était envolée. Cela pouvait aussi bien n’être qu’une impression, car l’instant d’après il s’enquit de l’état de mon appétit.

— Nous pouvons faire une halte en chemin et te dénicher un petit déjeuner.

— Je n’ai rien contre un café.

— C’est comme si tu l’avais déjà, lança-t-il en arborant un des sourires décontractés dont il semblait avoir le secret.

Durant le quart d’heure qui suivit, nous n’échangeâmes que très peu de paroles car la circulation aux abords de l’aéroport était dense et exigeait une concentration absolue de la part de Gabe. La skyline d’Honolulu disparaissait peu à peu dans le rétroviseur, et le paysage qui s’offrait à moi était comme un livre d’images. Surgies de nulle part, de gigantesques montagnes se dressaient dans le ciel. La végétation qui les couvrait était si abondante qu’on

aurait pu les croire tapissées de velours vert. Des cascades dévalaient les parois rocheuses, tels de longs fils argentés, et de chaque côté de la route s'étendait une forêt tropicale luxuriante, révélant sa brume matinale aux premières lueurs du jour. Fascinée par le spectacle, je restai le nez collé à la vitre.

— C'est la première fois que tu viens à O'ahu ?

Je fis signe que oui et il sourit d'un air entendu.

— Je suis né ici et je ne me suis toujours pas fait à la beauté des lieux.

Nous roulions depuis un certain temps à l'intérieur des terres quand Gabe s'arrêta sur le bord de la chaussée, non loin d'un food-truck repeint aux couleurs de l'arc-en-ciel, et qui annonçait café et donuts. Il échangea quelques mots avec la propriétaire, prit congé d'un geste de la main qui me parut fort mystérieux et revint avec deux gobelets en carton et un sachet en papier. Une agréable odeur de chocolat se propagea dans la jeep.

— Sers-toi !

Il me tendit le sachet.

— Merci, mais je vais me contenter du café pour l'instant, rétorquai-je poliment avec un sourire.

Mon estomac ne se serait pas opposé à une portion de graisses et de sucre, cependant mon programme alimentaire ne prévoyait pas d'incartade dès le premier jour. Je me contentai donc d'une grande gorgée de café. Il était brûlant et corsé, exactement comme je l'aimais.

— Comment vont tes parents ? demanda Gabe alors que nous reprenions la route. J'ai eu l'occasion de faire un peu leur connaissance quand ils sont venus ici, ajouta-t-il en réponse à mon coup d'œil surpris. Julie... Ma femme était une grande fan de ta mère. Elle avait même cette paire de chaussures, avec la couronne.

L'édition *Duchess* d'Adidas fit brièvement irruption dans mon esprit. Une chaussure de tennis blanche avec trois bandes dorées et une couronne scintillante qu'Adidas avait commercialisée, s'inspirant du nom de famille de ma mère, après qu'elle eut décroché son deuxième titre à Wimbledon. Je mis un petit temps à m'apercevoir que Gabe avait parlé au passé et que sa voix s'était teintée d'un voile de mélancolie. Je sentis comme une contraction dans l'abdomen.

— Je suis désolée pour ta femme, chuchotai-je.

— Oh, Julie n'est pas... Elle est juste... partie.

Ces dernières paroles étaient à peine audibles lorsqu'elles franchirent ses lèvres, néanmoins la douleur qui les accompagnait était criante. J'essayai de me souvenir de quand dataient les vacances de mes parents à Hawaï. Quand avaient-ils donc rendu visite à Kay dans son pays d'adoption ? Il y avait deux ans ? Gabe ne pouvait pas être séparé de sa femme depuis bien longtemps. Rien que le fait qu'il l'évoque encore comme sa *femme* en témoignait.

— Mes parents vont bien, répondis-je à sa question initiale, dans l'espoir de redonner une tournure anodine à la discussion. Ma mère profite de la vie à l'écart de l'agitation du circuit, et mon père est sans cesse en déplacement pour ESPN.

Une pensée me traversa l'esprit.

— Je devrais leur écrire que je suis bien arrivée.

Je sortis aussitôt mon smartphone et j'activai enfin ma carte eSIM. Je venais tout juste d'envoyer mon message quand un panneau en bois à l'allure nostalgique, nanti d'un surfeur sur une vague, annonça la petite ville d'Hale'iwa. Nous passâmes par la Main Street avec son alignement de maisons en bois aux couleurs pastel. De faibles bourrasques soufflaient à travers les palmiers bordant la route. Un flot de touristes sortaient des boutiques de souvenirs

avec leurs achats dans des sacs, faisaient la queue devant les glaciers ou petit-déjeunaient aux terrasses des cafés. Des surfeurs au bronzage impeccable déchargeaient leurs planches des remorques, et quelques adeptes de roller et cyclistes passaient en trombe devant nous, le vent se chargeant de sécher leurs cheveux humides. J'avais l'impression que tous les clichés associés à Hawaï se trouvaient condensés là sur ces quelques mètres carrés.

— Il y a toujours de l'animation ici, jusqu'au soir, si jamais tu ne sais plus quoi faire chez Kay.

Je souris, même si je ne pouvais imaginer, avec le programme d'entraînement qui m'attendait, faire autre chose de mes soirées que m'effondrer de fatigue sur l'oreiller.

Sur le trajet menant d'Hale'iwa à Pūpūkea, nous passâmes devant des plages de sable d'un blanc si pur que les yeux s'en trouvaient éblouis. La mer scintillait d'un bleu turquoise et déjà de nombreux surfeurs allongés sur leur planche étaient à l'affût de la vague parfaite. À ma gauche émergeaient à intervalles réguliers, derrière des portails de jardin, de luxueuses villas de plage, et sur ma droite la route côtière laissait place à l'épaisse forêt, qui se transformait plus loin en chaînes de montagnes crevassées, offrant une toile de fond dominée par un vert profond.

Gabe mit finalement le clignotant et s'arrêta devant un portail ornementé arborant un motif de fleurs tropicales. Il tourna la manivelle pour descendre la vitre, se pencha un peu au-dehors et composa un code. Un bip retentit et le portail s'ouvrit, dégageant la vue sur une entrée parfaitement entretenue. Des palmiers, des buissons en fleurs et une pelouse à faire pâlir d'envie n'importe quel jardinier anglais bordaient le chemin conduisant à la maison ; une construction en bois à deux étages peinte dans un gris

irisé aux reflets changeants, comme la gorge des pigeons. Les portes et les chambranles de fenêtre étaient blancs, et le toit plat, constitué d'un matériau rappelant les feuilles de palmier. Légèrement en retrait se trouvait un garage, telle une version miniature de la maison. Je savais que l'endroit abritait également une terrasse s'ouvrant sur la mer, agrémentée d'une piscine, et un escalier permettant d'accéder directement à la plage. Ma mère m'avait montré des photos quand je luttais encore intérieurement avec sa proposition. Comme si son couplet « Ta maison. Ta piscine. Ta mer » aurait pu me convaincre une fois pour toutes que m'entraîner à Hawaï était une bonne idée, et ce pendant les six semaines précédant mon grand retour sur le circuit, le tout dans l'école de tennis de Kay sur l'île d'O'ahu, dans l'archipel d'Hawaï, le plus isolé au monde.

— Nous y voilà, annonça Gabe tandis qu'il parquait la jeep pile au pied de l'escalier.

Pendant que je contemplais la fermeture du portail dans le rétroviseur, il avait déjà eu le temps de descendre pour décharger mes bagages.

— Ne t'embête pas à porter mes affaires, objectai-je sans succès lorsqu'il balança le sac de tennis sur son épaule et qu'il entreprit de transporter ma valise jusqu'en haut des marches.

Je remarquai à ce moment-là qu'il avait un autre tatouage au niveau du péroné. D'imposants tracés noirs évoquant des vagues. Il déposa la valise devant la porte d'entrée et composa un nouveau code. Quel était donc le degré d'intimité entre lui et Kay ? Cette question me tarauda quelques instants. D'après ce que je savais, il n'y avait pas d'homme dans sa vie, mais peut-être n'étais-je pas au fait des derniers potins. L'évidence avec laquelle il saisisait les différents codes, qu'il connaissait manifestement

par cœur, indiquait tout au moins qu'il venait régulièrement ici.

Il releva ses lunettes de soleil sur ses cheveux.

— Kay ne devrait pas tarder, mais si tu veux je peux t'accompagner à l'intérieur et te faire visiter.

Voilà qui semblait corroborer mes soupçons.

— Ce n'est pas la peine, répondis-je, certaine que Gabe avait beaucoup mieux à faire que de jouer les baby-sitters avec moi. Je vais défaire ma valise en l'attendant.

— Tu sais où trouver la chambre d'amis ?

Un rictus embarrassé passa furtivement sur mon visage.

— Non.

— Au premier étage. La dernière pièce sur la droite.

L'apprentie détective qui sommeillait en moi se sentit définitivement confortée.

— Parfait.

— Je te souhaite une bonne installation dans ce cas, répondit-il avec un clin d'œil. On se voit demain sur la table d'examen.

J'opinai du chef.

— Merci pour le trajet.

Comme il partait, il leva de nouveau le petit doigt et le pouce, accompagné d'un léger balancement de la main. Avant que je puisse l'interroger sur la signification de ce geste, il avait déjà disparu dans la jeep. Je patientai encore jusqu'à ce que le portail se soit refermé, puis je pénétraï dans la maison de Kay. La température agréable qui régnait à l'intérieur me fit l'effet d'une caresse sur les joues. Les bienfaits d'un espace climatisé. Une odeur délicieuse flottait dans l'air. Des fleurs ou bien un parfum d'ambiance. Je glissai hors de mes sneakers et je retirai mes socquettes, profitant pleinement de la sensation de fraîcheur que faisait naître le contact de mes plantes de pied moites avec le sol. Le parquet en bois dur foncé

contrastait de la manière la plus charmante avec l'aménagement du séjour ouvert, qui faisait aussi office de salle à manger. Des meubles blancs, des abat-jour en lin et des tapis en fibres naturelles. La décoration était succincte. Une sculpture sur bois moderne, une pile de beaux livres, non loin quelques photos encadrées. À la différence des cadres que nous avions à la maison, ceux-ci n'exhibaient pas de jeunes mariés, de premier jour d'école, de vacances en famille, mais une jeune Afro-Américaine lors de sa première victoire à Wimbledon, une femme qui tendait fièrement à la caméra sa médaille olympique en argent, et qui avait été reçue par Michelle Obama dans le Bureau ovale. Contrairement à ma mère, Kay n'avait pas fondé de famille après avoir mis un terme à sa carrière sportive. Elle avait préféré travailler pour la WTA, la Women's Tennis Association, créer une fondation pour encourager les jeunes espoirs du tennis et organiser l'Open de San Diego en tant que directrice de tournoi. Elle avait également coaché une joueuse du Top 20, avait intégré la liste de best-sellers du *New York Times* avec son autobiographie *In Tennis Love Means Zero* et était apparue dans un documentaire diffusé sur Netflix. Finalement, elle avait acquis il y avait quelques années la villa en bord de mer sur l'île d'O'ahu et ouvert dans les environs immédiats la Diamond School of Tennis, au sein de laquelle je devais préparer mon retour à la compétition pendant les six semaines suivantes.

Je poursuivis mon petit tour d'exploration et me retrouvai à examiner la cuisine. Les façades laquées rivalisaient dans un concours d'éclat avec l'acier inoxydable du réfrigérateur, et sur le plan de travail trônaient une corbeille de fruits et ses bananes sans taches. À ma droite, un escalier m'invitait à découvrir le premier étage. Un tapis de passage en macramé de couleur crème s'étendait sur le

plancher sombre et étouffait mes pas. Je me rendis au bout du couloir et j'ouvris la porte. Tout d'abord, je crus que Gabe s'était trompé. La pièce était immense, elle faisait au moins le double de ma chambre à Munich. Elle était aménagée dans le même style que le reste de la maison, bleu pigeon et blanc, avec des matériaux naturels et du bois. Une porte coulissante restée ouverte permettait de deviner un dressing, et une autre dévoilait une salle de bains aux dimensions généreuses, dotée d'une baignoire si spacieuse qu'on aurait à coup sûr pu y surfer. La palme revenait toutefois au balcon avec vue sur la mer. Je m'apprêtais à faire coulisser la porte lorsqu'un bruit me parvint du rez-de-chaussée.

— Lou ?

Je fus en bas en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire ; Kay m'accueillit avec un large sourire.

— Lou !

Elle m'attira à elle dans une étreinte affectueuse avant de reculer un peu pour m'observer.

— Tu as bonne mine.

— Toi aussi.

Bien que cela résonne comme une simple formule de politesse, ma réponse n'en était pas moins sincère. Avec son mètre quatre-vingt-dix et sa silhouette fine et athlétique, Kay avait toujours fait sensation. Pourtant elle ne s'était découvert un faible pour la mode qu'après avoir raccroché sa raquette. Elle portait ce jour-là un short paperbag jaune et un chemisier blanc sans manches. Ses cheveux tombaient en boucles naturelles sur ses épaules, pas comme à l'époque sur le court de tennis, où on ne l'apercevait jamais sans ses tresses africaines.

— Je suis vraiment désolée de ne pas avoir pu me rendre à l'aéroport, soupira-t-elle. Rien ne s'est passé comme prévu ce matin.

— Qu'est-il arrivé ?

— Ah ! fit-elle avec un geste dédaigneux. Je te raconterai ça plus tard, au calme. Installe-toi d'abord, défais ta valise et...

Elle s'interrompit pour regarder autour d'elle.

— Tes affaires ne sont pas là ?

— Si, là-haut, dans la chambre d'amis. Gabe m'a montré.

Elle haussa simplement les épaules.

— Ah tant mieux, j'espère que la chambre te plaît ?

Je lui fis comprendre d'un seul regard que je ne prenais pas vraiment sa question au sérieux.

— C'est dément. Et cette vue, incroyable !

— As-tu déjà vu la terrasse ? demanda-t-elle en pointant vers la gauche avec son pouce, accompagnant le geste d'un clin d'œil. La vue n'est pas mal non plus.